

PARIS
MATCH

LE DAKAR

POSTER DETACHABLE
LA CARTE OFFICIELLE
PARIS

En photos, les
écuries auto et m
reportage
les coulisses d

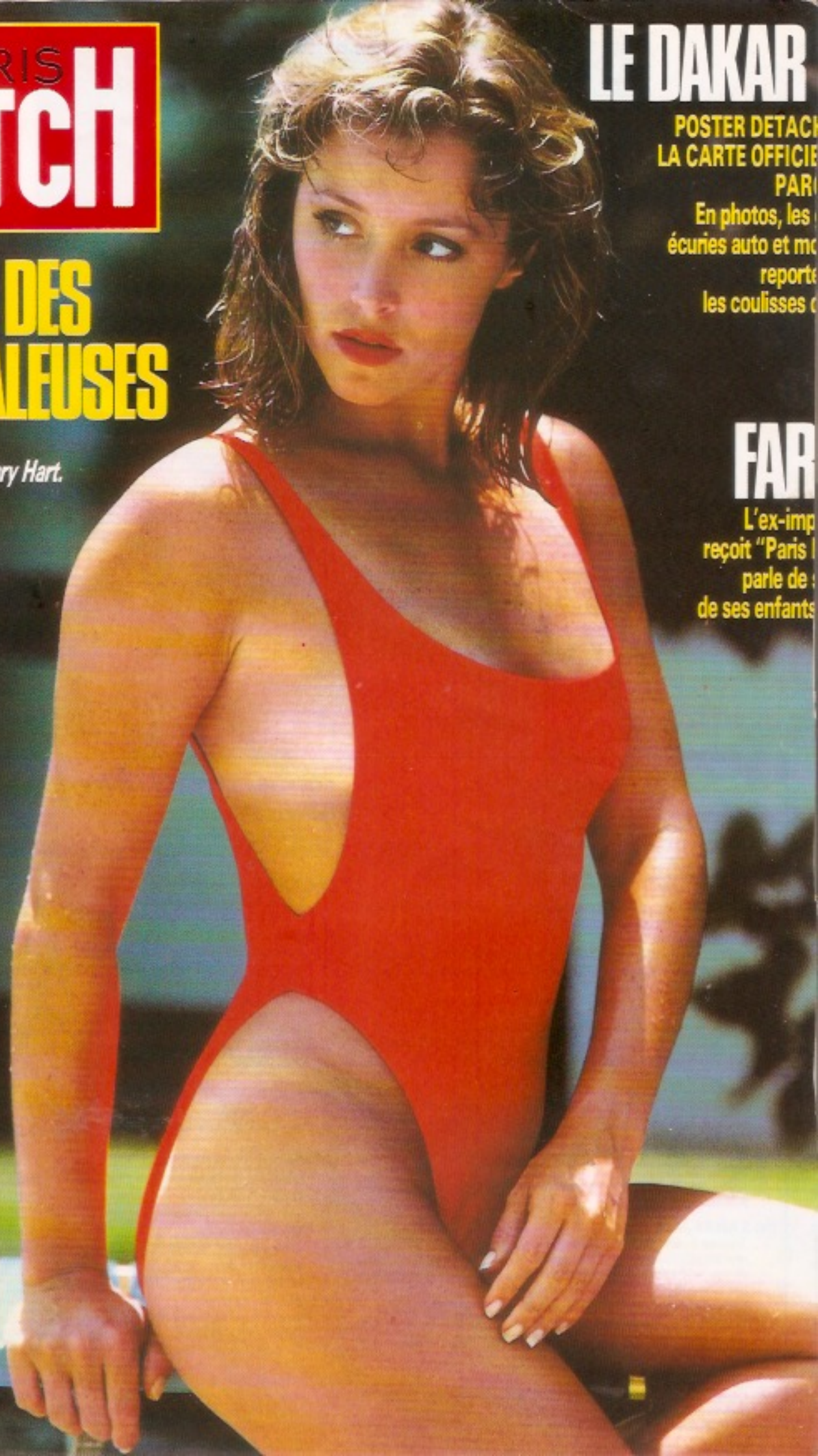
L'ANNEE DES SCANDALEUSES

*Donna Rice,
le mauvais génie de Gary Hart.
Brigitte Nielsen,
le bourreau de Rocky.
La Cicciolina,
Pierrette Le Pen et
les autres...*

FAR

L'ex-imp
reçoit "Paris
parle de
de ses enfants

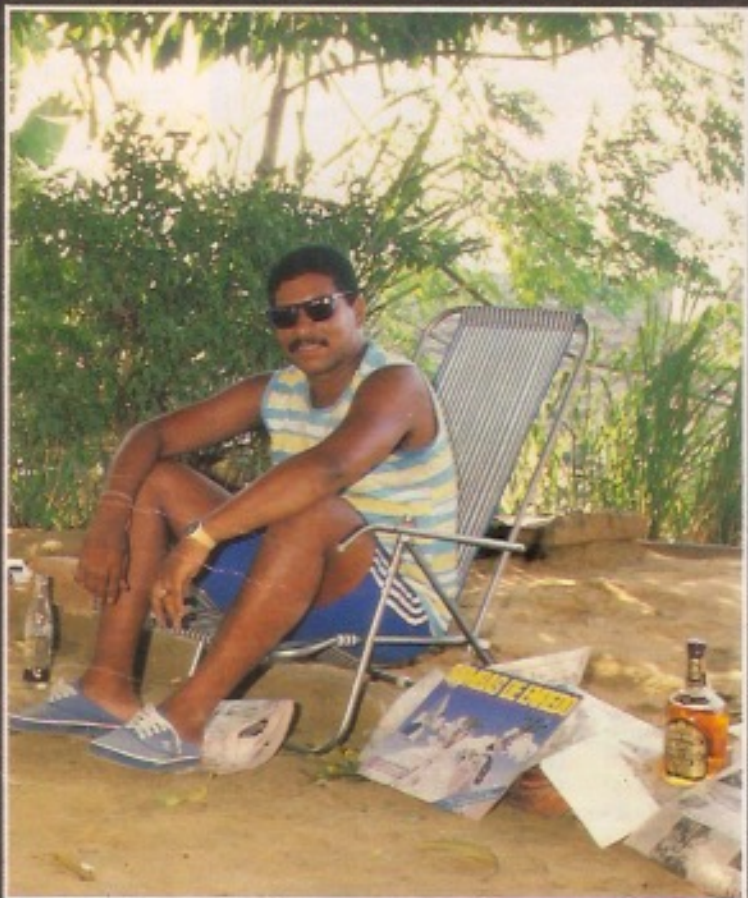
*Ce sourire cache
un aimable scandale
amoureux. Donna
Rice, starlette de « Miami
vice », avait jeté
son dévolu sur le séduisant
sénateur Gary Hart.
Une affaire qui a failli coûter
au candidat démocrate,
malgré le soutien de
sa femme Lee,
la course à la Maison-
Blanche.*



LE BANDIT BIEN-AIMÉ DE RIO

IL DISTRIBUAIT L'ARGENT DU CRIME AUX MISÉRABLES DES FAVELAS...

La police vient de l'abattre peu de temps après que notre collaboratrice Catherine Roubaud l'ait rencontré. Pedro Marreco, alias « l'Animal à Plumes », était le bandit bien-aimé de la favela du Salgueiro, un de ces bidonvilles qui surplombent Rio de Janeiro. Assassin, violeur, trafiquant de drogue, il n'en était pas moins adulé des misérables. Il faisait régner l'ordre à coups de revolver mais protégeait les faibles. C'était un Robin des Bois tropical devenu de surcroît star grâce au succès de la samba qu'il avait composée. Toute la favela a suivi son enterrement sous les yeux terrifiés des habitants du Rio cossu, qui se sentent de plus en plus menacés par la haine des bidonvilles.



Pedro Marreco, dans la cour de son Q.G. de la favela du Salgueiro.

DOCUMENT PARIS MATCH

Quelque part dans une de ces baraques de planches au-dessus de nos têtes, il est là qui se cache, nous nargue, observe nos allées et venues et nous tient peut-être dans la mire de son fusil.

Il y a quinze jours que nous cherchons à rencontrer Pedro Marreco, surnommé l'Animal, le caïd du Salgueiro, l'une des plus pauvres favelas (bidonville) de Rio, l'Animal, le bandit bien-aimé des misérables.

Il y a quinze jours que nos questions se heurtent au même mutisme ou déclenchent des réponses sentencieuses : « Celui qui regarde trop, finit

Robin des Bois, Pedro Marreco, alias « Bicho de Penas », (l'Animal à Plumes), est le souverain ombrageux du royaume de carton et de tôles ondulées où je me suis aventurée. La favela. Il n'est pas le seul. Chaque favela a son bandit bien-aimé, son caïd qui fait régner la terreur... et l'ordre. Tel est la réalité du Rio populaire d'aujourd'hui. L'Animal à Plumes est admiré comme tous ses pères parce qu'il est impitoyable. A 16 ans il abattait un collègue, son condisciple, sans raison apparente. Il s'est perfectionné en éliminant à jamais un trafiquant qui prétendait s'ap-

commerces et des fabriques. Les favelas sont de véritables bidonvilles enclavés dans Rio : 15 000 habitants dans le Salgueiro, 150 000 dans la Rocinha, la favela la plus démente de Rio. Il y en a 410, comme ça, plantées comme des couteaux dans la chair de la ville. Et qui ont toutes leur chef, parfois même plusieurs chefs, toujours en guerre pour conquérir et garder leur pouvoir. Presque toute leur population est de race noire.

Ces « chefs » ne dépassent presque jamais l'âge de trente ans. « Chaque bandit a un prix » à la fois pour la police et pour les candidats à sa succession. Pedro Marreco a 28 ans. Il n'a plus que deux ans devant lui avant d'atteindre la borne fatidique.

Trois fois déjà l'Animal à Plumes s'est trouvé à la merci de la police. Mais trois fois il s'est évadé avec un héroïsme qui alimente sa légende. La plus cinématographique de ses cavales se déroule dans la favela de Salgueiro, lorsque cent hommes de la police militaire prennent son repaire d'assaut. Pedro Marreco réussit une sortie sur un cheval blanc et disparaît au grand galop dans les favelas voisines.

Quelques années plus tard, tombé sous le feu croisé de la police, il atterrit à l'hôpital, criblé de balles dans le bas du dos, la main déchirée et la poitrine en sang. Surprise d'avoir mis la main sur un aussi beau gibier, mais pas très rassurée, la police place trois hommes en faction devant la porte de sa chambre. Quelques heures plus tard, Pedro, malgré la douleur et le sang perdu, parvient à s'évader.

Et puis il y a le pénitencier d'Ilha Grande, au large de Rio, un camp sinistre où la dictature entassait ses prisonniers dans des bâtisses coloniales délabrées. Les bandits comme les matons y sont noirs de peau, et le renom de l'endroit vaut bien celui d'Alcatraz. On ne s'en évade pas, ou rarement. Pedro s'y prendra à deux fois mais réussira. La première fois, il s'est jeté à la mer, le corps enduit de graisse, pour éviter les crampes et repousser les requins. Il se fait repêcher par une patrouille. La seconde fois, il attaque seul un village de pêcheurs et vole une barque. Il dérive toute la nuit dans la marée montante qui le pousse vers la côte. Le lendemain, il accoste : « Le ciel dit-il, était rose sur la grève ».

De la plage, Pedro file tout droit au Salgueiro où son absence a rallumé la guerre des bandes. Pedro Marreco nettoie rapidement la favela et élimine les petits chefs de « quadrilhas ». Le chef de police du district le laisse « moraliser ». A chacun son territoire.

De nouveau, les « baianas » peuvent s'asseoir sur leurs grosses fesses et leurs six étages de jupons blancs. Elles n'ont plus à trembler pour leurs filles. Plus de viols, plus de coups de feu. La paix est revenue dans le morro. Pedro Marreco y circule armé, entouré de ses hommes eux aussi en armes. C'est lui qui réglemente le trafic d'herbe et de cocaïne. L'Animal à Plumes sait aussi se faire aimer. Une partie de l'argent qui passe entre ses mains est reconvenue au bénéfice des habitants de la favela : fontaines, escaliers, médicaments, et l'argent pour les enterrements. Autour du terrain de foot, les banderoles fleurissent : « Democracia do Bicho », démocratie de Pedro Marreco, l'Animal à Plumes, le bandit au grand cœur.

Pedro Marreco en veut toujours plus. Il est déjà le justicier de la favela ; il deviendra sa star. Et les seules, les vraies stars de la favela, ce sont les gens du carnaval et de la samba.

Pedro Marreco a un grand rêve : c'est lui qui ramènera dans la favela de Salgueiro en 1987 le titre de champion du Carnaval. Il composera les paroles et la musique de la samba qui défendra les couleurs du Salgueiro. Et cette samba, il l'imposera à coups de tracts et de haut-parleurs branchés 24 h sur 24 sur les pentes de la favela.

Les mauvaises langues racontent qu'en vérité, il n'en a pas écrit un traitre mot. Quand l'idée a germé dans sa cervelle, il a débarqué en ville chez Paulo Emilio, un père de famille bourré de talent qui soigne son spleen en pratiquant son sport favori : le lever de verre.

Pedro Marreco lui propose un marché : « Je te donne le soutien du Salgueiro, et tu écris la musique avec moi ». Sa contribution à lui, Pedro, c'est la favela : 15 000 supporters directs qui appuieront quoi qu'il arrive sa samba... Ce soir-là, Paulo Emilio, le compositeur des villes, a sa dose d'émotions fortes. Il pense à sa vie, à sa famille, aux histoires qui tournent mal. Il pense aussi à la vie là-haut dans la favela, à ses racines africaines. (suite p. 16)

TRAQUE PAR LA POLICE, IL S'ENFUIT SUR UN CHEVAL BLANC À TRAVERS LES RUES ETROITES DE LA FAVELA



Le « bandit bien-aimé » avec ses « fans » auxquels il paiera l'école de samba avec l'argent de la drogue.

par mourir les yeux ouverts ». Adossé au mur verdâtre, un adolescent métis nous regarde errer dans les sentes de la favela. Il nous suit. « Tu as vu le tee-shirt rose qu'il tient enroulé autour de sa main ? », me dit Paulo, le photographe. « Il a un flingue à l'intérieur. C'est un homme de Pedro Marreco... L'Animal nous fait suivre... ». Une giclée d'adrénaline se répand dans mes veines. Et la peur, au lieu de me paralyser, me donne des ailes. Je suis prête à tout pour rencontrer l'Animal.

Assassin, violeur, braqueur, trafiquant de drogue, mais aussi bandit au grand cœur et

propreur le comptoir de drogue d'une de ses protégées et il a assis sa notoriété en exposant dans une décharge le corps d'un concurrent qui s'était aventuré dans son morceau de favela. La presse du crime le décrit comme « un tueur froid et décidé ». Mais dans la favela de Salgueiro, son royaume, on ajoute : « S'il est devenu chef, ce n'est pas à cause de ses crimes, c'est grâce à son Q.I., son quotient intellectuel ». On peut ajouter « grâce aussi à l'argent de la drogue avec lequel il arrose sa clientèle ».

Du haut du pic rocheux de la favela Salgueiro, la vue plonge sur le Rio petit bourgeois des

(suite de la p. 14) au carnaval qui écrit chaque année l'histoire du Brésil, à ces deux mondes, les favelas et le macadam qui ne se rencontrent jamais. Marché conclu.

Fin octobre, la samba de Bicho de Penas et Paulo Emilio, qui s'est adjoint un certain Jorge Melodia, l'emporte haut la main devant le jury du Salgueiro. Elle raconte l'épopée de tous les grands héros noirs brésiliens, sur le thème : « Ce que tu ne peux pas sortir de ta poche, sors-le donc de ta tête ». Succès total. « La favela tout entière était derrière nous », dit Paulo Emilio. « Quand une samba a la faveur d'une favela, l'affaire est gagnée d'avance. Le Bicho a bien travaillé ». Le Q.i. toujours.

La samba a conquis le Salgueiro, mais pas encore le carnaval. Car pour rivaliser en luxe, figurants et chars allégoriques, devant les dix autres grandes écoles de Rio, il faudra de l'argent, beaucoup d'argent. Jusqu'au bout, jusqu'au 10 février. Et le Bicho y veillera. Quand on veut être « bandit bien-aimé » il faut payer ! Il payera pour tout : pour les costumes, pour les plumes, pour le strass, pour les répétitions. Avec l'aide des patrons des lo-

QUAND ON VEUT ETRE LE BANDIT BIEN-AIME, IL FAUT FINANCER LES DEPENSES DU CARNAVAL DE SES GROUPIES



Pedro distribue aux filles et aux garçons de la favela du Salgueiro les costumes de carnaval achetés de ses deniers.

descendre de la favela vers les hôpitaux avec une femme sur le point d'accoucher, un blessé qui pisse le sang ou un joueur de foot qui s'est cassé la jambe, il faut déjà trouver un brancard ou une chaise. Le temps d'arriver en bas par les escaliers ou les sentes, le client est déjà mort.

Nous sommes têtus et nous avons élu domicile chez Jorgeta, porte-étendard du Salgueiro sur le Sambodrome. Le séjour dans sa maison est un passage obligé. Histoire de montrer que nous appartenons bien à la grande famille du Salgueiro, que nous ne sommes pas des « Allemands », c'est-à-dire des étrangers, donc des indics en puissance.

Jorgeta a un frère, le Perroquet, chef du bataillon des percussions, un mari, des enfants, une mère et un père, qui ont aussi des enfants. Ils sont une bonne quinzaine à vivre sur les trois étages d'une baraque en travaux perpétuels. Trois téléviseurs couleurs, un pick-up, des sofas pour la sieste, des nattes et des matelas que l'on déroule à la nuit tombée dans la pièce principale, et des poules qui squattent la cuisine. Un flot de plumes rouges et blanches destinées aux chapeaux de carnaval, a définitivement pris possession du dernier étage. Au rez-de-chaussée, on confectionne par milliers des cœurs de strass argent en regardant la télé.

Cela fait maintenant un mois que nous traînons dans la favela. Nous faisons déjà partie du décor. Nous avons mangé des mangues dans les échoppes, bu de la bière dans les bars, joué au billard américain, assisté aux matches de foot, et serré la main des anciens. Paulo, le photographe, est devenu une sorte de Photomaton officiel du morro : l'équipe de foot en maillot, le baptême de la petite cousine, et le portrait souvenir en habit de carnaval. Toutes les maisons s'ouvrent à nous. Les portes oui, mais les bouches toujours pas : nous courons après l'homme invisible. « Le Bicho ? Quel Bicho ? Il n'y a que lui pour dire qui il est, et où il est ». Et les huîtres se referment. Personne ne sait, personne n'a rien vu. On nous répète : « Celui qui regarde trop, finit par mourir les yeux ouverts ».

La Saint-Sébastien est le jour des bondieuseries. Je n'espérerais pas entendre parler du Bicho en pareille occasion. Pourtant à l'heure (suite p. 98)

teries clandestines, il est vrai. Dans la fièvre des répétitions, avec la bière qui coule à flots, et les centaines de cariocas venus mouiller leur tee-shirt sous le préau, le Bicho attend son heure, derrière une petite porte gardée par ses hommes. Et même là, je ne parviens toujours pas à le rencontrer. Tous les contacts que nous avons pour arriver jusqu'à lui, nous claquent entre les doigts. Paulo Emilio, le compositeur-comparse, est entré, comme dans chaque période pré-carnavalesque, en état d'hibernation alcoolique. Un autre compositeur, Anescar n'est plus très sûr de vouloir servir d'intermédiaire. Lui aussi a femme et enfants... Januario, un militant important du Mouvement noir de Rio, bien introduit dans le Salgueiro, nous fait part de ses états d'âme. « Si je vous emmène là haut, je trahis la loi du silence ».

Il ne nous reste plus qu'à aller traîner sur les pentes de la favela. Nous nous installons à l'angle du bar et de l'école publique momentanément transformée en atelier de couture pour la préparation du carnaval. C'est ici la frontière de deux mondes, là où s'arrête le macadam, s'arrête la sécurité. Pour

Toute la glisse en location

Réservez-la dans un fauteuil

3614 TDSPORT

Prenez de l'avance sur les pistes. Préparez vos sports d'hiver et vos week-end de ski. Réservez et louez tout votre équipement de ski par minitel en tapant 3614 code TDSPORT.



Réservez 8 jours avant votre date d'arrivée dans les 120 magasins Techniciens du Sport de station.



(suite de la p. 16) de la remise des diplômes d'honneur aux bienfaiteurs de la communauté, dans le cadre solennel de la célébration du centenaire du Salgueiro, je crois rêver en entendant les haut-parleurs prononcer le nom tabou : « Diplôme d'honneur à Bicho de Penas » !... Le nom a été prononcé à la va-vite et la main tendue dans la foule pour récupérer le certificat a disparu aussi rapidement qu'elle avait surgi.

Mais Saint-Sébastien ne nous servira pas non plus d'intermédiaire. Deux hommes de Pedro Marreco se sont fait descendre

les pas de son passé, et pas de photos des armes ». En débarquant au pied du morro, sur la route goudronnée qui entoure le pic, premier coup de sang : une Coccinelle de la police est stationnée en travers du chemin. Jorge se frotte énergiquement la poitrine, du plat de ses ongles. Dans le code du marginal carioca, c'est mauvais signe. « Ça craint », commente-t-il en enlevant son tee-shirt à l'effigie du Bicho.

La police n'aime pas du tout les tee-shirts du Bicho. Les flics et leur Coccinelle finissent pourtant par s'éloigner, après avoir réglé une histoire de passager

Débarquer sur le territoire de l'Animal, c'est mettre le pied dans une villa de vacances convertie en forteresse. Vue imprenable sur Rio, ses buildings au pied, ses favelas au loin. Vue imprenable aussi sur le seul chemin à pic qui mène au cœur du morro, centre stratégique des opérations. Un grand manigier qui ombrage la cour, qui se prolonge par un terrain vague en pente, envahi par les ronces. Le lieu est tout à fait propice aux fuites et aux embuscades.

En voyant sa chaîne à gros maillons d'or massif, son médaillon de la taille du poing marqué de l'initiale P en diamants, et sa chevalière pleine de brillants, je comprends tout de suite que c'est lui : le caïd, le bamba, Pedro Morreco, di Bicho de Penas. Je l'imaginai nerveux, sec : il est fort, pesant, massif. Je le pensais morveux, méfiant : il est débonnaire, sympathique, chaleureux même. Black smurfeur en short Adidas et Ray Ban.

Il nous reçoit sur une chaise de plage à rayures transat, le dos tourné au chemin et l'œil rivé sur le portique d'entrée où son homme fait les cent pas. Je sais qu'il a 28 ans, mais il en paraît 40. Lui ne s'est pas fatigué à nous imaginer. « Pas la peine de nous présenter », dit-il à Jorge qui joue les ambassadeurs, « ça fait un bout de temps que je la connais, la petite avec son collègue ». Depuis que nous avons mis le doigt de pied dans la favela, pas une de nos allées et venues ne lui a échappé.

Toujours dans son transat dont il ne décollera pas le temps de notre visite, l'Animal à Plumes assure les relations publiques de sa samba, et envoie ses hommes chercher bières et Coca-Cola. Son bras un peu gras pend mollement à hauteur du sol, tout près d'un journal dont les pages sont éparpillées. « L'idée d'entrer en compétition avec une samba de carnaval a surgi ici même, au fil des visites de passage. La samba issue des favelas était menacée de disparition. Il n'y avait plus de relève. Mon père, par exemple, un compositeur du Bataillon, a déjà 76 ans. Avec cette samba que nous avons écrite, pleine de roulis et de tangage, on a récupéré ce qui était à nous et qu'on s'était laissé voler par les gens du macadam : une samba authentique de favela pour les sambistes et les sambeiros ». Content de lui, il plisse les yeux et sourit en

découvrant ses dents en or.

« Les gens de la favela disent du bien de toi. Qu'est-ce que tu as fait pour eux ? ». L'Animal est modeste : « Je ne sais pas si je mérite leurs éloges. C'est eux qui savent, pas moi... ». L'Animal est agacé : « Je ne sais pas moi, ce que je fais ! Je les aide, socialement, financièrement. Surtout les enfants. C'est important pour moi... Un billet pour aller au cinéma, un uniforme pour la rentrée des classes, un cahier, un crayon. Je fais distribuer des bonbons, des cerfs-volants en période de cerfs-volants, des toupies à l'époque des toupies. Tout ce qui amuse les gosses. Et puis j'organise des matches de foot sur le terrain, parce que je suis le directeur sportif de la communauté ».

Bizarrement, l'Animal ne parle pas de la petite salle des fêtes qu'il fait bâtir sur le terrain de foot, ni de la chapelle qu'il a entreprise de faire repeindre. Assistance à communauté en danger : les bandits de Rio assurent. « Demi kilo », l'un des parrains de la drogue récemment épinglé par la police, avait chaque année l'habitude de se promener à travers la favela du Crocodile, déguisé en père Noël. Paulo Matrice, de la favela du même nom, a fait bâtir des maisons à ses frais, pour les plus démunis de la communauté. Quand Tom Zé s'est fait prendre par la police, 1 000 personnes de la favela du Petit Paon sont venus réclamer sa libération devant la Delegacia. Ils menaçaient de tout casser. Tom Zé a été libéré.

Le soleil commence à décliner, et l'Animal n'a toujours pas bougé de son transat.

« Entre ta sortie de l'école primaire et ton succès de compositeur de samba, qu'as-tu fait ? ».

L'Animal y répond par la tangente : « Certains te diront du mal de moi, d'autres te diront du bien. C'est la vie. Tu plais à l'un et tu déplaîs à l'autre. Pour certains tu es une saleté, pour d'autres tu es un dieu. Ainsi tourne l'univers et personne n'y peut rien ».

« Et si tu devais recommencer ta vie à l'âge de 15 ans, que ferais-tu ? ».

« Je recommencerais exactement pareil. Le même chemin... parce que c'était bon. J'ai fait ce qu'il y avait à faire ».

Le jeu du sous-entendu, du chat et de la souris prend fin, avec l'arrivée d'un de ses hommes qui nous remet deux tee-shirts à l'emblème de l'Ani-

SON EMBLEME, IMPRIME SUR TOUS LES TEE-SHIRTS, EST UNE SORTE D'AIGLE AVEC UN BEC DE CANARD



Repetition générale du carnaval dans l'école de samba de la favela sur l'air composé par Pedro.

la veille dans une favela voisine et l'heure n'est pas aux interviews.

Pourtant la situation n'est pas désespérée et sur l'échiquier de notre chasse à l'homme, il nous reste à jouer un pion important : Jorge Melodia, le troisième compositeur de la samba. Maigrichon, noiraud et le regard fuyant, Jorge est de ceux qui sont bien avec tout le monde, particulièrement lorsqu'il s'agit de gens bien placés. Jorge Melodia est notre homme.

Nous nous rencontrons sur Sanes Pena et tout de suite, nous le poussons dans un taxi. Jorge nous averti : « Ne lui par-

qui refusait de payer son taxi. Nous savons que quelque part, une paire de jumelles nous regarde monter. Le Salgueiro est une citadelle et son mirador est le repaire de l'Animal à Plumes. Coups de sifflets, mouvements de casquette... Le chemin est libre. Plus haut, un type, en dread locks, short callifornien et lunettes noires, nous fait signe d'avancer. Il a 18 ans au plus et nettoie son automatique en nous regardant passer dans le haut du chemin. Je pense à Bob Marley et aux Black Panthers. D'autres gardes du corps du Bicho, même âge, même dégaline, sortent petit à petit de leurs planques.

mal : un oiseau, toutes ailes déployées qui pourrait bien être un aigle, s'il n'avait le bec plat d'un canard. Le « marreco » justement, un oiseau rare, qui vit tapi dans les fourrés. Tout autour en capitales rouges : « Animal à Plumes, vainqueur du Salgueiro 87 ». « Avec ça, me dit l'Animal, personne n'osera poser le petit doigt sur toi ».

Et soudain, c'est Paulo, le photographe, qui renverse sans le savoir les dernières barrières. Jorge et l'Animal le croient brésilien, mais quand il leur annonce qu'il est né au Zaïre : c'est le « sésame ouvre-toi ». Jorge lui tape sur l'épaule, tandis que l'Animal, impassible dans son siège, sourit. « Enfin ! dit Jorge, dans nos murs un véritable Africain ! Ce type-là est roots. On est du même sang ». Et l'Animal ajoute : « Je savais que cette rencontre serait saine. Vous avez su joindre l'utile à l'agréable ». Clin d'œil dans ma direction. L'Animal est un séducteur.

Jorge que l'on avait tendance à considérer comme un second couteau, se révèle. « Les Blancs font les gentils quand tu travailles pour eux. Tu peux être leur chauffeur, dans le meilleur des cas, ingénieur noir parmi les ingénieurs blancs. Mais quand vient l'heure de croiser les races, si l'une de leurs filles se prend de passion pour l'un des nôtres dans la favela, ils font enlever la fille et abattre le négre. Le racisme ici est dangereux parce qu'il ne se montre pas ».

Par deux fois, l'Animal a déjà fait signe à ses hommes. Il ne va pas tarder à bouger. Pour l'instant, il s'amuse du discours de Jorge et l'accuse de faire du « gauchisme de salon », avant de nous faire un petit cours d'histoire. « Les Noirs ont prouvé leur volonté dans les temps anciens, avec Zumbi dos Palmares, premier guerrier de race noire. Cette favela a cent ans. Au pied, il y avait des fazendas pleines d'esclaves. Le Salgueiro a toujours été un quilombo de nègres fugitifs, l'une des favelas les plus rebelles de Rio. A son sommet, on trouve encore un gros figuier qui porte la marque de l'endroit où l'on enlevait les fers. Ce morro a toute une tradition guerrière. S'il le fallait, avec ce sang qui coule dans nos veines, on mettrait la ville à feu et à sang ».

Jorge en profite pour raccrocher ses wagons : « Ceux qui donnent du fil à retordre aux Kojac du macadam sont des

rebelles, des guérilleros urbains. Ils ont le même potentiel politique qu'un guérillero du Guatemala ». « Ce sont les Zumbis du présent », l'interrompt l'Animal à Plumes. « Il y a toujours eu des Noirs qui n'acceptaient pas l'humiliation. La liberté, c'était aussi manger. Tiens, écoute un peu la musique qu'on a écrit avec Jorge... ».

Et les voilà qui se mettent à chanter, la voix mélodieuse de Jorge Melodia le bien nommé, couvrant par instant celle plus nasillarde et lente de l'Animal. C'est une samba de quartier, pas d'école, une musique de « bloco » : « Dans le bloco du Bicho/ Il y a des enfants, des femmes et des hommes/ Oh regarde le bloco du Bicho/ Où tout le monde boit et mange/ Oui le Bicho est venu pour tout régler/ Voilà la favela du Salgueiro Devenue favela populaire/ C'est le Bicho/ Cet animal est plein de plumes/ C'est le Bicho/ Regarde son bloco ! ».

« C'est une samba, enchaîne l'Animal redevenu sérieux, mais c'est aussi ma politique. A boire et à manger pour tous : les enfants, les vieux, les unjambistes, les lépreux. Tout le monde a le droit d'être défendu ; personne ne mérite d'être mis à l'écart. Chacun de nous est tout, chacun de nous n'est rien. Un enfant fort, c'est un homme fort de demain... C'est pas parce que je suis vieux, que je vais vouloir qu'un enfant soit faible. Comme tous ces requins du macadam ! ».

« L'Animal, dit Jorge, est un justicier. Et c'est pas moi, son comparse de samba qui le dit. C'est le peuple, tout le peuple de Salgueiro. Parce que quelqu'un qui va jusqu'à mettre sa vie en danger pour la communauté, pour son bien-être et sa tranquillité, on peut presque dire qu'il est guidé par Dieu ». Un temps et puis : « Dieu a écrit le Bien par les chemins de traverse, et fait de l'homme le passager qui les parcourt. C'est pourquoi les mères de famille, les enfants et tout le peuple du Salgueiro demandent de longues années de vie pour Pedro. Parce que vraiment c'est quelqu'un, quelqu'un de bien : un Charles 10/10 ».

Jorge n'est pas sans références. Le « Charles 10/10 » auquel il fait allusion sort tout droit d'une ballade de Jorge Ben : « Charles, ange oalibre 45/ Protecteur des pauvres et des opprimés/ Ami des enfants/ Robin des Bois de la

favela/ Roi du banditisme »... Le vent souffle sur le repaire de l'Animal et avec la nuit qui tombe, les pages de journaux étalées à portée de sa main se soulèvent. Le temps de laisser voir la pile de flingues qu'elles dissimulent. La confiance régnait, mais avec les précautions d'usage.

« Ecoute les cigales, dit l'Animal, il est huit heures moins vingt. Depuis que je suis tout petit, elles se mettent en branle à huit heures moins vingt ». Il est effectivement huit heures moins vingt. Une poule bat des ailes au ras de la poussière et va se poser dans un manguié.

fants aux cerfs-volants, habitants venus lui demander un service, amis de passage et acheteurs venus chercher leur dose de rêve et de servitude. Les filles de la favela défilent aussi pour récupérer le costume d'Africaine que leur avait promis l'Animal. Son bataillon à lui : deux cents filles de la favela qui, sans ses largesses, n'auraient jamais eu les moyens de se payer un costume et de défiler au Carnaval. A chaque fois que l'Animal sentait la présence de l'appareil photo, sur le côté, dans son dos ou braqué de face, il esquissait l'objectif avec un instinct

LA FAVELA DU SALGUEIRO A TOUJOURS ETE UN REFUGE DE NEGRES FUGITIFS, LES PLUS REBELLES DE RIO DE JANEIRO

A la porte du repaire de Pedro Marreco, veillent ses gardes du corps, des jeunes fanatisés de 16 ans.



L'Animal se lève enfin : « La nuit vient de tomber sur le Salgueiro. L'interview est terminée ».

Nous sommes retournés plusieurs fois voir l'Animal, à l'improviste, avec ou sans appareil photo. Chaque fois, c'était le même rituel. Plantés sur la terrasse de la cabane où est vendue la drogue, l'Animal et ses hommes nous regardaient arriver. Assis sur des pierres d'escaliers, d'autres continuaient à aspirer des lignes de cocaïne. Pedro ne s'asseyait pratiquement jamais, tandis que tout son petit peuple allait et venait dans le plus grand calme : en-

prodigieux, se protégeant d'une casquette, d'une bouteille de Coca-Cola, d'un chapeau de plumes, ou détournant le visage au dernier instant. Il était impossible de le prendre en traître.

« Hé ! Il manque encore le rap. Je te le donne ce soir. Si tu vois tes copines, dis-leur que je finis de distribuer les chapeaux, demain, sur l'Avenue ». Je fais rapidement le calcul : 200 Africaines, 120 sambistes solistes, 120 petits clowns et 300 musiciens du bataillon des percussions. C'est le cadeau de l'Animal à Plumes au Carnaval du Salgueiro.

« Dis, l'Animal, ça fait beau-

LE BANDIT BIEN AIMÉ

coup d'argent tout ça ! »
 Il me contourne et fixe son attention sur une fenêtre d'immeuble qui vient de s'ouvrir plus bas, dans la ville. La police, peut-être en train de le surveiller... « Pour nous c'est rien, juste un peu d'efforts ». Je lâche : « Trois jours de travail ? ». Et lui : « Pas même, un geste du cœur ». Pedro Marco vend son gramme de cocaïne au même tarif que ses collègues, 200 francs, soit un peu plus que le gramme d'or. La cocaïne qui débarque sur Rio arrive de la Bolivie, via Santa Cruz de la Sierra, ville frontalière de Corumba au Brésil. La marijuana vient du Paraguay. La police évalue le trafic à dix tonnes par mois.

« L'herbe et la coke, explique Pedro-l'Animal, c'est le meilleur business du monde. Tu sais pourquoi ? Parce que, ceux qui ne fument pas, sniffent ; ceux qui ne sniffent pas, fument ; ceux qui sniffent ont envie de fumer, et ceux qui fument ont envie de sniffer ». L'animal improvise en vers avec la plus grande facilité. Sur tout ce qui l'inspire, en particulier, la nature et son commerce. Il enchaîne : « La coke a été faite pour la guérilla. Pour que les soldats ne dorment pas. Le sommeil, c'est l'ennemi de l'homme ». C'est la « brillante », la « cristalline », la « petite reine », la « brizola ».

L'Animal nous montre une juvénile blanche qui traîne sa corde dans le maquis des terrains vagues. C'est Brizola-Cocaïne, la monture de Zorro, le cheval de légende qui lui a permis d'échapper à l'encerclement de la police.

Un jour, l'Animal me montre une carte de travail plastifiée, sur laquelle il est en train de se préparer une prise de cocaïne. « Tu vois, dit-il, je suis aussi fonctionnaire des P.T.T. ! ». Des cartes d'identité, les bandits en ont tous au moins une bonne demi-douzaine. Ils se marrent tous et nous grimons vers la « boca de fumo », le comptoir de drogue. Le soleil commence à balsser sur la bicoque aux murs bleus, qui abrite un des commerces les plus prospères de Rio. Dans un coin, tout seul, un comparse est en train de compter le fric et les petits sachets. Ce soir-là, c'était la veille du carnaval. Le Salgueiro était dans un état d'effervescence

folle. Nous étions redescendus par les pentes de la favela, agitée comme une fourmilière. Les Salgueirenses allaient et venaient avec leurs chapeaux de plumes et de perles, leurs jupes de lamé et de raphia, les uniformes pleins de galons et de volants, avec lesquels ils allaient raconter l'histoire de tous les grands héros noirs brésiliens.

Les hommes se rasaient et les filles faisaient tresser leurs cheveux avec le « canecalao », ce cheveu synthétique que l'on ajoute au cheveu naturel pour obtenir une somptueuse toison. Cette année encore, ils brancheraient la télévision pour assister au défilé des Grandes Ecoles, en direct du Sambodrome. Et quand la troisième école entrerait sur l'avenue Marques de Sapucaí, à deux heures du matin, ils descendraient de la favela pour aller rejoindre les 6 000 participants du Salgueiro. Pour la première fois, ils rejoindraient la fête par un métro tout de marbre et d'aluminium.

L'Animal avait passé une bonne partie de l'après-midi à gonfler le moral des troupes. « C'est vrai, avait demandé l'un des habitants, que sur l'avenue, on peut crier Bicho de Penas ? ». « Tant que tu veux, avait répondu l'Animal, c'est mon nom d'artiste ». Et les cris résonnaient d'un quartier à l'autre : « Alôôôô, nation du Salgueiro, Bicho de Penas ! ».

C'était à la veille du Carnaval. L'Animal à Plumes s'est fait descendre le 11 juin 1987 à l'aube, dans un traquenard tendu par la police de Rio. Il est tombé devant la porte de sa maison. Il avait 30 ans. Il a fallu les renforts de la police civile et militaire pour venir à bout de la communauté et le corps de l'Animal a dû être évacué par hélicoptère. Le jour de l'enterrement de l'Animal, les habitants du Salgueiro ont manifesté. Mot d'ordre : « La police ne sait qu'assassiner ». Fin août, d'autres favelas de Rio ont emboîté le pas à la révolte du Salgueiro. Six heures durant, des centaines de personnes descendues de la favela de Rocinha ont échangé des coups de feu avec la police. « Et si un jour, ils descendaient tous ? ». C'est maintenant la question que se posent les Carriocas du macadam, lorsqu'ils regardent les favelas de Rio. ■

CATHERINE ROUBAUD

| | | | | | | | | | | | | |
|------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|
| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 |
| I | | | | | | | | | | | | |
| II | | | | | | | | | | | | |
| III | | | | | | | | | | | | |
| IV | | | | | | | | | | | | |
| V | | | | | | | | | | | | |
| VI | | | | | | | | | | | | |
| VII | | | | | | | | | | | | |
| VIII | | | | | | | | | | | | |
| IX | | | | | | | | | | | | |
| X | | | | | | | | | | | | |

HORIZONTALEMENT. I. Donne des conseils. - II. Petits enfants de Bohême. - III. Espèce de corbeille. Toujours quand on est chic. - IV. Plus du tout fauché en ce moment. On peut en revanche, en repartir fauché... et même soulagé. Pour un Churchill mais pas une Thatcher. - V. Dans un sens c'était un assez grand Allemand pour le faire. Tira sur le pis. - VI. En retrait. Une partie de plaisir. Laid et déordonné. - VII. Note. Erckmann-Chatrian. - VIII. Danseur mondain. - IX. Sablés avec de la glace. Prépare une bonne glace. - X. Agent de liaison.

VERTICALEMENT. 1. Fait une campagne assez populaire. - 2. Faite par un casseur. - 3. Quarante-huitards. Dans la résistance si ce n'est pas un bruit. - 4. Uniquement selon saint Jeen. Le chaland qui passe. - 5. Un facteur toujours en plein air. Donne parfois dans le genre majestueux. - 6. On n'a aucun plaisir à la voir s'installer. Va toujours en croissant. - 7. Le plus littéraire passait par le précédent. - 8. Prit ainsi la position adéquate. Flash back. - 9. Armé de deux Carolines. Doit se replier après avoir fait le siège. - 10. Un peu de saucisson. Très peu de flan. - 11. N'a pas beaucoup de notoriété hors du Maine. Attendu. - 12. Augmenter les livres.

SOLUTION DU PROBLEME N° 877

HORIZONTALEMENT. 1. Chefs-d'œuvre. - II. Lévrier. Eau. - III. Lion. Aconit. - IV. Glas. Blancé. - V. Nénies. Ue. - VI. On. Nasser. Tt. - VII. Time. Ai. Inri. - VIII. Ass. Violis. Iq. - IX. Nenni. Rameau. - X. Tendancieuses.

VERTICALEMENT. 1. Clignotant. - 2. Hellénisée. - 3. Evian. Menn. - 4. Frosine. Nd. - 5. Sin. Ea. Via. - 6. De. Essai. - 7. Orël. Storc. - 8. Escala. Lai. - 9. Onirisme. - 10. Vensq. Eu. - 11. Reie. Trias. - 12. Eunctique.

LES PASSE-TEMPS DE MATCH

CODAGRILLE

Solution :
 * = G
 A = 5, B = 9, C = 2,
 D = 7, E = 8, F = 4,
 G = 6, H = 1, J = 3.

LES « NOMBRES CROISÉS » DE CLAUDE ABITBOL

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | A | B | C | D | E |
| A | 2 | 6 | 7 | | 1 |
| B | 6 | | 2 | 1 | 1 |
| C | 5 | 8 | 3 | 9 | 1 |
| D | 6 | 8 | 6 | 6 | |
| E | 9 | | 1 | 9 | 6 |

MASTER MOT

Toutes les lettres du mot **FRONT** (O) sont éliminées. **CARNE** et **CARTE** éliminent T quatrième, **CORNE** et **CARNE** O et A secondes, **CODEE** et **COREE** D et R troisièmes.

A la troisième place, il ne reste que A de **URANE**, les autres lettres sont éliminées. De **CARTE** il ne reste que C première, O quatrième de **HEROS**.

Les groupes de lettres : **CHAOS** et **CEAOO**.

La seule solution est donc **CHAOS**.

MOTS CROISÉS DOUBLE VITESSE

| | | | | | | | | | |
|------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 |
| I | E | P | I | D | E | M | I | E | S |
| II | C | L | O | C | H | A | R | D | E |
| III | A | I | D | A | | G | R | E | C |
| IV | R | E | E | | U | N | I | | O |
| V | L | E | S | I | N | A | T | | N |
| VI | A | S | | P | E | N | A | U | D |
| VII | T | | D | E | | I | S | L | E |
| VIII | E | T | | C | A | M | | M | E |
| IX | S | E | P | A | R | E | R | | S |